

POST COVID ANIMAL TRISTE

La crise Covid-19 a sinistrement transformé la scène romande. Les distributions minimales et les solos y prolifèrent au détriment des fortes équipes de création. Les fictions et grands récits disparaissent, supplantés par les monstrations d'actions. Pourquoi nos « arts de la scène » en sont-ils là ?

Joël Aguet, historien du théâtre

Le système de subventionnement du théâtre « indépendant » autorise vaille que vaille une production annuelle. Même à un « coup » par année, metteur·euse·s en scène et compagnies pouvaient, jusqu'à il y a peu, laisser d'assez bons souvenirs à leur public pour espérer le revoir la fois suivante, et aux subventionneur·euse·s pour qu'ils et elles ne les oublient pas. Puis sont arrivées les années de reports, abandons ou suppressions dus au Covid-19. La fermeture des salles de spectacle a rompu brutalement le rythme, d'autant plus qu'elle a été suivie des régimes d'étiage et de réduction de temps de représentation, sur l'argument d'une pléthore de propositions.

Ces quelques années ont-elles suffi à faire oublier l'essentiel des notoriétés artistiques régionales ? Un nombre effrayant de Romand·e·s sont-ils et elles en train de perdre la mémoire, payant ainsi l'habitude prise de confier désormais tous leurs souvenirs à leurs futurs déchets électroniques (toujours remplacés à un rythme effréné) ? Ou alors ces années de coupure radicale ont-elles servi de prétexte à la grande liquidation à laquelle nous assistons ?

Trop pauvre ?

Comme le secteur de la scène est fortement dépendant des subsides et subventionnements publics (et semi-public, avec – de

moins en moins – la Loterie romande), la perpétuation d'une vie théâtrale de qualité a besoin de l'attention de ces instances, dont les critères d'attribution changent, surtout pour des raisons internes. Cumulées aux tournus et rajeunissement régulier des membres des commissions d'attribution des subsides de création, ces fluctuations semblent avoir « effacé » le souvenir de bien trop de beaux parcours artistiques après la pandémie.

Ainsi, hormis les spectacles en solo, particulièrement ceux des humoristes, surnagent surtout les petites formes, susceptibles d'attirer des publics et de jouer un peu partout avec des frais réduits. On semble donc bien en être arrivé à la norme actuelle de trois personnes sur scène au plus, pour maintenir les budgets dans les limites du faisable. Est-ce devenu ça l'« urgence » de créer ? Notre pays est-il trop pauvre ? Ou n'est-il plus décidé qu'à accumuler des surplus militaires, qu'il faudra détruire à grands frais ensuite et en évacuant combien de villages menacés ?

Pour renforcer un peu les mémoires défaillantes, on ne peut plus compter aujourd'hui sur la critique dramatique en pleine déshérence dans les journaux. La mise en évidence du théâtre romand dans les médias papier n'est plus, depuis longtemps, qu'une peau de

chagrin. Bien sûr, les sites de critiques en ligne ont, heureusement en quelque sorte, pris le relais. Ainsi l'Atelier critique – mené par la professeure associée du Centre d'études théâtrales de l'Université de Lausanne Lise Michel – est de grande qualité. Sa fréquentation est tout à fait à la hauteur : de 2500 à 6500 visites (relatives à 4000 visiteur·euse·s différent·e·s) avant la pandémie, le nombre d'utilisateur·rice·s a chuté des deux tiers au cœur de la crise pandémique, avant de remonter peu à peu la pente avec plus de 3200 visiteur·euse·s différent·e·s en mars passé.

Augmenter la demande

Pour mieux comprendre les difficultés des excellent·e·s artistes de Suisse romande qui cherchent encore à produire du théâtre, d'autres pistes d'explication viennent à l'esprit. Ainsi depuis 2017, l'organisation faitière des théâtres d'accueil (Pool) est parvenue à phagocyter celle des théâtres romands, dont la mission devait principalement être tournée vers la création (UTR). L'esprit marchand tout entier tourné vers l'acquisition à moindre coût prime donc désormais sur celui de création. Cela compte aussi, sans doute.

De même, le choix effectué au niveau des cantons vers le tournant du millénaire de ne plus avoir qu'une seule école pour la forma-



allec-gomes-unsplash

tion professionnelle a offert davantage de moyens à cet organisme, qui s'est étoffé de filières pour la danse et la mise en scène. En revanche, a été abandonnée la dialectique offerte par les deux filières genevoise et lausannoise très opposées dans le style. Sans du tout parler de formatage unique, n'y aurait-il pas là quelque chose à interroger ?

En fin d'analyse apparaît surtout la désespérante constance de toutes nos politiques culturelles

depuis bien trop longtemps entièrement vouées à augmenter l'offre de spectacles et jamais (ou si peu) de politique pour augmenter la demande. Or l'érosion de ceux qui se déplacent en salle – si elle a toujours existé – devrait sans doute aujourd'hui inciter à ne plus laisser seuls les théâtres s'occuper du renouvellement de ces publics : le streaming est tellement plus simple, et moins coûteux, et sans effort...

Plus grave encore, l'asservis-

sement volontaire et le temps cannibalisé par de super-profiteur·euse·s. L'esclavage consenti de l'essentiel de nos populations est effrayant. Ne nous y trompons pas : ce qui est en jeu, c'est l'extinction cervicale de milliards d'êtres humains enfermés dans leurs réseaux d'asociaux. Il s'agit à toute force de retenter de proposer des occasions de vivre ensemble des émotions entre humains : le théâtre et ses fictions pourraient grandement y contribuer. ♦